

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Au Pays de Kirschwasser**

**Gueymard, Fernand**

**Paris, 1882**

Lettre XIII

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

## LETTRE XIII.

De l'influence d'une chemise de noce sur l'esprit de Milady. — Un tableau biblique. — Aspect matinal d'un village de la Forêt-Noire. — Comme quoi je faillis aller à l'hôpital grâce au zèle intempestif d'un sonneur de cloches. — En route pour la Herrenwiese. — La maison et la famille du vieux garde d'Hetlich. — Comment on fait le charbon de bois. — La cabane d'un bûcheron. — Au « Coq de bruyère ». — L'estaminet allemand un dimanche matin. — Un exemple de la parcimonie germanique pris à la quatrième page d'un journal. — Les Belges voyageurs jugés par un Belge. — La Herrenwiese ou la « Prairie du Seigneur ». — Retour à la vallée de la Murg. — Commencement de l'histoire d'un parapluie. — La « Schwellung ». — Aspect sauvage de la gorge. — Continuation de l'histoire d'un parapluie. — Où sommes-nous ? — Suite et fin de l'histoire du susdit parapluie. — Encore le « Village aux chemises » ! — Où nous découvrons enfin l'introuvable Rauenmunzach. — Les cerisiers et le « Kirschwasser ». — Le Wurtemberg et le hameau de Schönmunzach. — Pourquoi les maris ne doivent point descendre à l'auberge de la Poste. — L'organe des Allemands. — Un trait de politesse. — Comment on « déshabille » une pomme de terre « en robe de chambre ».

Une chemise de noce est décidément un précieux talisman ! J'ai on ne peut mieux dormi, tandis que Morphée me promenait complaisamment dans Cythère. Aussi

fis-je grasse matinée, grasse matinée pour un montagnard, car il était à peine six heures quand j'allai remercier mes hôtes du voluptueux voyage qu'ils venaient de me faire faire.

Je les trouvai réunis dans la salle commune de l'auberge, autour d'une grande table, avec leurs enfants et leurs domestiques. Quatre marmots bien lavés, bien peignés, plongeaient dans de grands bols de café des tartines presque aussi grandes qu'eux ; trois filles et deux valets de ferme étaient assis auprès des enfants. La patronne présidait le repas : c'était elle qui faisait les parts et distribuait l'odorant breuvage. Son mari occupait la place d'honneur : on eut dit un patriarche de la bible au sein de sa famille. Les maîtres avaient des tasses de porcelaine, les serviteurs, une vaisselle de grès brunâtre : voilà toute la différence.

J'étais à peine sur pied, que Milord et Milady me rejoignaient dans la salle à manger. Lady Baedeker avait la mine souriante ; ses yeux disaient le bonheur de son âme. Elle vint à moi et me tendant la main :

— Ah, mon cher monsieur, que vous aviez raison en vantant hier la cordiale hospitalité de ces braves gens des montagnes. Il y a longtemps que je n'ai passé une nuit comme je passai celle-ci. Je ne me suis jamais sentie si heureuse, si allègre !.... Mais pourquoi ces quelques heures de volupté se sont-elles envolées si vite !

Quant à Milord, il gardait un air pensif. Il semblait se demander quel pouvait bien être le rêve qui transportait ainsi sa chère moitié. On lisait sur ses lèvres immobiles que Milady ne coucherait plus dans une chemise de mariée.

Le déjeuner terminé, nous partimes pour l'église. C'était dimanche, et mes compagnons de route sont de fervents catholiques. Pendant qu'ils écoutaient l'office, je flânai dans le village. Quelques vieilles

ilady.—  
a Foré-  
an zèle  
pour la  
lich.—  
héron.  
che ma-  
trième  
Belge.—  
a vallée  
e.—La  
mination  
te et fin  
age aux  
Ranen-  
temberg  
arris ne  
organe  
tabille»

écieux  
orphée  
Aussi

paysannes, austèrement vêtues de noir, se rendaient à la messe, le chapelet à la main ; des campagnards endimanchés suivaient la même voie, porteurs d'énormes missels ; des enfants, affublés d'un costume coupé dans le pan d'une vieille redingote paternelle, trottaient derrière leurs auteurs et tâchaient de ne point se laisser devancer. Mais leurs petites jambes ne pouvant aller assez vite, ils pleuraient, et leurs pères mettaient un frein à leurs bottes de sept lieues.

Toutefois, les fidèles étaient rares dans les rues, car la pieuse population de la vallée préfère généralement assister à la grand' messe. Et puis, il est certains travaux dont le paysan ne peut se dispenser, même le jour du Seigneur. Mieux vaut terminer la besogne au plus tôt. Une fillette de dix ans chasse devant elle une vache paresseuse et la houssine de toute la force de ses bras mignons ; la bête agite nonchalamment la queue, marche vers l'abreuvoir d'un pas tranquille et lent et y boit à longs traits l'eau fraîche de la source, insouciant des remontrances et des insultes de sa jeune conductrice, qui a hâte de revêtir sa belle robe des jours de fête. Un vieillard tire après lui un cheval somnolent, se trainant, la tête ballante et les oreilles basses ; l'animal paraît rêver encore ; il avance avec le calme d'un philosophe. Un troupeau d'oies lance ses notes discordantes dans les airs, se balance avec lourdeur et va bêtement le nez au vent ; des canards barbotent dans la mare voisine ; de blondes génisses agitent leurs grelots, et les coqs, perchés comme des rois au haut de leurs fumiers, saluent l'astre naissant de leurs chants criards. Une jolie fontaine à clochetons gothiques est le rendez-vous de toutes les ménagères babillardes de l'endroit. Elles s'y rencontrent chaque matin, quand elles viennent chercher, dans de grands baquets de cuivre, la provision d'eau de la journée. On jacasse quelques instants,

on se raconte les nouvelles de la veille; puis, chacune regagne ses pénates, sa charge sur la tête. Parmi ces femmes, peu sont jolies, aucune n'est vraiment laide, toutes ont la physionomie douce et intelligente. On ne se croirait point en pleine Forêt-Noire. C'est la population d'une ville de province, avec les mœurs pures et simples de la campagne.

Je reviens à l'église : l'office est à peine commencé. Tandis que le bon vieux prêtre accomplit lentement le saint sacrifice, j'admire le paysage qui se déroule devant moi. Le temple, dont je prends la terrasse pour balcon, élève au-dessus du village sa blanche façade et ses roses ornements; Forbach étage ses coquettes maisons sur la déclivité de la colline; la Murg murmure au fond de la vallée; un vêtement bariolé de prés, d'épis dorés, de légumes et d'arbres fruitiers capitonne la base des montagnes; un voile de forêts enveloppe leurs têtes et des gorges profondes déchirent leurs flancs.

Pendant que je contemple ce tableau sans réserve, je me sens toucher l'épaule. Je me retourne : c'est le sacristain, qui vient m'offrir une chaise. On n'est pas plus galant. Mais le sacristain est curieux, et il s'autorise de sa politesse pour entamer la conversation. La déman-gaison de parler est même, je crois ne me point tromper, la seule cause de son offre gracieuse.

- Monsieur est étranger ?
- Oui, mon ami, je suis étranger.
- Français ?
- Non : Belge.
- Monsieur veut sans doute se moquer de moi ?
- Point du tout.
- Alors, monsieur est exilé ?
- Moins encore.
- Monsieur voyage donc pour sa santé ?
- Je me porte à merveille.

— Malgré le respect que j'ai pour monsieur, je ne saurais....

Un paysan sort précipitamment de l'église : notre sacristain, qui remplit aussi les fonctions d'enfant de chœur, va laisser passer l'élévation sans le plus petit coup de sonnette. Le curé, aux abois, a du interrompre le sacrifice. Le bavard rentre bien vite à l'église et sonne cinq minutes sans discontinuer ; puis, il revient avec la même hâte sur la terrasse.

— Monsieur ne me fera jamais croire que monsieur n'est pas malade.

— Cependant....

— C'est que, voyez-vous, monsieur, je ne suis peut-être pas aussi bête que j'en ai l'air !

— Mais, mon ami,....

— Non, monsieur, je ne suis pas aussi ignorant que vous pourriez le croire. Je sais lire, moi, monsieur ! Je suis abonné à un journal, moi, monsieur ! J'appartiens à une famille instruite, moi, monsieur ! Mon grand-père apprenait déjà l'arithmétique aux enfants du hameau, tout en gardant ses vaches.....

— Je vous le répète, mon ami, je ne mets point votre savoir en doute.

— Alors, pourquoi dites-vous que vous n'êtes point malade ?

— Vous me ferez croire tout à l'heure que vous même avez besoin d'un veers traitement.

— Ah ! j'avais bien raison de dire que monsieur se riait d'un pauvre sacristain.

— Pour la dixième fois, je vous le répète, je n'ai nulle envie de me moquer de vous.

— Mais, alors, que monsieur s'avoue donc malade. Il ne doit pas se gêner avec moi. Dieu merci ! nous avons au village un bon et digne docteur, qui mettra vite à la raison la maladie de monsieur....

— Si vous voulez, mon ami, suivre mon conseil, vous rentrerez tout de suite à l'église, car le sacrifice sera bientôt terminé et votre maître va avoir besoin de vos services. Le sacristain se sauva en effet. J'entendis presque aussitôt trois violents coups de sonnette, et je le vis, au bout de quelques secondes, revenir vivement vers moi :

— Ah ! monsieur, sachez-le, moi, j'ai bon cœur. Je ne vous en veux pas. Le bon Dieu a dit qu'il faut absoudre les autres pour être pardonné soi-même. J'ai été trouver le docteur.... Brave et digne homme, va ! Il m'a promis de venir immédiatement ; il achève son rosaire. Vous verrez, monsieur, quel médecin doux et prévenant nous avons là !

Cette facétie commençait à prendre des proportions inquiétantes. Je me tournai vers le sacristain et, le regardant fixement entre les deux yeux :

— Ah çà, mon bonhomme, trêve de plaisanteries ! Je crois, à mon tour, que c'est vous qui voulez vous moquer de moi, et si cette farce ne cesse....

— Au secours ! holà, au secours !... Appelez le docteur ! l'étranger devient fou furieux !....

Quelques instants encore, et je me voyais entre les mains des infirmiers et des médecins. Je saisis le drôle par l'oreille :

— Vas-tu donc, sacripant, me dire ce que signifie cette infernale comédie ?

— Aïe ! Aïe ! vous me faites mal....

— Je pince encore plus fort, si tu ne réponds à l'instant.

— Aïe ! Aïe !....

— Réponds, ou....

— Aïe !.... Eh bien ! là.... Aïe !.... Oui, monsieur n'est plus malade ! monsieur est bien portant !.... Mais c'est égal, monsieur ne me convaincra jamais....

— Aïe !.... oh !....

— Voyons, explique-toi. Pourquoi me crois-tu donc malade ?

— Mais, hier encore, monsieur, je lisais dans mon journal... Oh non ! c'est impossible....

Je serrai de nouveau l'oreille.

— Je lisais.... lisais.... le récit des fêtes splendides que l'on donne à Bruxelles. Il paraît que c'est merveilleux ! On n'a jamais rien vu de pareil. Et c'est alors que monsieur vient à Forbach ! C'est ce qui me faisait dire que monsieur était malade ; mais puisque monsieur veut se bien porter, je ne le contrarierai pas davantage. J'ai fait mon devoir en éclairant monsieur sur sa santé, monsieur en fera ce qu'il voudra.

Je tenais enfin la clef de l'énigme. Fuir nos fêtes était pour ce pauvre homme un acte de folie !...

On commençait à sortir de la messe : je le lâchai et retrouvai mes Anglais, auxquels je racontai l'aventure.

— C'est une juste punition du ciel, ajouta lady Baedeker, avec un charmant sourire ; si vous nous aviez accompagnés à l'église, vous n'eussiez point subi les épigrammes d'un pauvre sonneur de cloches.

— Nous partîmes pour la Herrenwiese. Une route de chars unit Forbach à cette humble paroisse. Nous remontâmes d'abord un profond ravin gazonné, où dormaient quelques chalets, sur les quatre pierres qui les protègent contre les mille filets d'eau envahisseurs du vallon. Au fur et à mesure que nous avançons, nous voyions la prairie étendre ses flots de verdure dans chacune des échancrures de la montagne. On lui découvrait, à chaque pas, une anse nouvelle, une crique capricieuse, une baie sauvage et romantique. On eut dit un fjord de Norwège avec des ondes et des cascades de gazon.

Nous nous fauflâmes bientôt à travers le sombre manteau des collines, suivant lentement les replis sinueux de la route. Nous marchions à l'ombre de superbes



conifères. Quelques géants abattus, ébranchés, écorcés et décapités, gisaient tristement sur le bord du chemin ; d'énormes blocs de rochers s'enveloppaient dans un duvet velouté de mousse et de lichen. Ça et là, de hautes fougères arrondissaient leurs palmes dentelées au-dessus du roc ; parfois, la colline disparaissait sous un sombre tapis de myrtilles, dont les baies, d'un noir violacé, tachetaient le feuillage délicat. De temps à autre, la forêt s'entr'ouvrait : un torrent de prairie se précipitait, toujours s'élargissant, au fond du ravin, et l'on découvrait, dans un cadre vivant de sapins, un ravissant tableau de la vallée de la Murg et de ses montagnes.

Un silence complet régnait dans cette immense solitude. On n'entendait point siffler la cognée du bûcheron et l'arbre gémir de souffrance, car le pieux habitant des bois respecte le jour du Seigneur. Seuls le gazouillis des oiseaux, le babil des cascates animaient le paysage.

— Un chevreuil ! s'écrie tout à coup lady Baedeker.

Un chevreuil, en effet, broute, à vingt mètres de la route, les jeunes pousses des sapinettes. Le cri de milady l'a prévenu de notre approche. Il lève la tête, fait quelques pas, s'arrête, nous regarde sans défiance. Puis, il s'éloigne tranquillement, comme s'il se disait :

— Ce sont là des touristes qui ne me veulent aucun mal. Pourquoi interrompre mon repas ?

Nous montâmes ainsi pendant une heure environ. La route contourna ensuite, le même temps à peu près, la cime gigantesque du Streitmannskœpfe. La forêt était si épaisse, que nous voyions à peine à cinquante pas devant nous. Quelques écureuils traversaient précipitamment la voie et gagnaient les crêtes les plus élevées des sapins.

Nous vîmes alors un ravin se creuser à la gauche de notre route. En face de ce ravin, une misérable plate-bande, enfermée dans une solide balustrade, comme s'il

eut s'agi de la garde d'une mine d'or, portait quelques pommes de terre et quelques pâles douzaines de chétifs épis. Nous contournâmes le vallon et franchîmes le Seebach, un ruisseau de cristal, qui ravit ses perles au lac d'Herrenwiese et les égrène bruyamment jusqu'à son mariage avec le Schwarzenbach. Dans ce vallon, sur les rives de ce ruisseau, au centre d'une petite prairie perdue comme une émeraude dans la sombre toison des collines, vit un bon vieux garde. Là, est son chalet; ici, son jardinet; Hettich est le nom de son domaine. Ses enfants s'ébattent sur la pelouse. Deux petites filles sont habillées comme des duchesses : chacune a un beau tablier, un court jupon orange saupoudré de nœuds vert-pomme, et des rubans grenat nouant les deux tresses qui pendent sur son dos. Milady trouve bien les couleurs un peu vives, mais elle ne peut assez vanter la propreté du costume. Malgré leurs élégantes toilettes, ces enfants courent nu-pieds.

— On nous l'avait bien dit à Bade, fit observer lady Baedeker. Le paysan du grand-duché ne met ses souliers que pour aller en soirée, et, encore, ne les met-il qu'au seuil de la demeure de son amphitryon !

Au delà d'Hettich, la route garde sans cesse le même aspect. Ce sont toujours d'interminables bois, des sapins géants, des duvets de myrtilles.

Mais voici du nouveau. Un haut tas arrondi, semblable à une moitié d'orange poudreuse et noircie, s'élève au milieu du chemin. Mille trous en font une colossale écumoire. Une fumée pestilentielle s'échappe de ses pores; la bouche conique, qui en couronne le faite, ressemble au cratère d'un volcan crachant ses sulfureuses émanations. De loin, on dirait la hutte d'un sauvage pétrie de houille et d'argile. Puis, c'est un autre tas, et encore un autre tas : autant de montagnes incandescentes, où brûlent l'écorce et les éclats des arbres abattus, pour former

cette braise excellente que les chemins de fer vont transporter dans toute l'Allemagne.

Là près est une baraque, quelques troncs de jeunes sapins plus ou moins bien juxtaposés, sur lesquels on a jeté presque au hasard deux ou trois morceaux d'écorce en guise de toit. Deux planches, que l'on ne s'est point donné la peine d'unir, lui servent de porte. L'intérieur a pour lit une maigre botte de paille étendue sur le sol, trois pierres pour foyer, et une armoire suspendue, de moins de cinquante centimètres carrés, pour lavabo et pour garde-robe. C'est la demeure du surveillant de ces grands feux.

— La chaumière que rêvent les amoureux en quête de poésie, dit lady Baedeker.

— Un homme ne peut vivre dans pareille tanière ! réplique milord.

Il n'avait pas achevé sa phrase, que nous entendions le rythme harmonieux d'une tyrolienne. Un vigoureux bûcheron venait à nous. Il nous montra la porte de sa cabane, nous engageant plaisamment à y entrer. Lady Baedeker elle-même n'eût pu s'y tenir debout.

— Le nid est un peu petit, n'est-ce pas, messieurs ? continua l'homme des bois. Bah ! on n'en dort pas moins bien. Et puis, avec Caroline — Caroline, c'était sa pipe — je ne saurais m'ennuyer un instant. Je ne suis, d'ailleurs, ici que pour quelques jours, le temps que mettront ces vauriens à se bien consumer. On retournera alors au village embrasser la femme et les mioches

Heureux paysans, qui vous contentez de ce que vous donne le ciel ! Les prétendus philosophes sont souvent bien petits à vos côtés !

Après le feu, voilà l'eau : ainsi le veu'ent les caprices de dame Nature. Le Schwarzenbach gronde à nos pieds. Nous ne le voyons pas encore, mais nous entendons la

colère de ses flots. Nous ne le verrons même pas, car de longues et grises trainées de nuages rampent le long de la montagne et enveloppent le paysage d'un linceuil glacial. Le froid est pénétrant et vif; je ne puis rien distinguer à dix pas devant moi.

Voici, cependant, une première maison, la sentinelle avancée du hameau d'Herrenwiese. Nous marchons encore quelques instants, et nous gravissons bien vite le perron de l'auberge du «Coq de bruyère» (*Auerhahn*), car les nues, autant que la bise, ont glacé et endolori nos membres.

Nous traversons une première salle. De braves et honnêtes paysans l'encombrent. Une âcre fumée de tabac l'obscurcit; des rires bruyants, des éclats de voix, de sonores applaudissements s'y entre-choquent et s'y heurtent. Les uns jouent aux dominos, les autres aux cartes; beaucoup se contentent du rôle de conseils ou de spectateurs. Les dés résonnent sur les tables; les atouts tombent avec les coups de poings; le coucou mêle timidement sa voix au vacarme. Des gourmets savourent le vin blanc des coteaux voisins d'Yburg; quelques uns sourient d'aise en présence d'une niche de pain bis et d'un morceau de fromage. Tous sont proprement, confortablement vêtus: une jaquette, un large pantalon, la casquette de drap ou le chapeau de feutre. Les bas, les culottes, l'éclatante redingote et l'élégant tricorne ont, hélas! disparu.

La seconde salle est réservée aux hôtes d'importance. Nous y prenons place, en attendant que les nuées, qui voilent le plateau et les montagnes, veuillent bien se dissiper.

Un journal badois me tombe entre les mains. Je jette machinalement les yeux sur la quatrième page, et j'y lis l'annonce suivante :

« Perdu un gant glacé noir dans les environs de

l'hôtel Friedrichsbad. Prière de le rapporter au négociant Liebig.»

— Voilà une annonce que ce parcimonieux allemand n'eût, sans doute, pas fait insérer, s'il avait perdu sa femme, ajoute malicieusement lady Baedeker.

Tout en causant, je feuilletais le registre des étrangers :

— Encore une découverte, milady ! mais celle-ci n'a d'intérêt que pour moi : les noms de trois touristes belges. Ce sont là des signatures que je recueille toujours avec plaisir et avec respect, car si vous, madame, trouvez aux quatre coins du monde le sceau de vos compatriotes, je rencontre bien rarement celui des miens, sitôt que j'abandonne les capitales ou les villes d'eau à la mode. Que voulez-vous ? Nous voyageons un peu par genre, nous autres Belges ! Nous allons à la mer, comme nous allons aux premières représentations, pour y montrer nos toilettes et critiquer celles des autres, fort peu soucieux, d'ailleurs, des beautés de l'océan. Nous voulons bien visiter les montagnes, mais à la condition qu'elles ne soient pas trop loin, que le chemin de fer nous y mène, que de confortables hôtels nous y ouvrent leurs portes et que nous puissions joindre aux splendeurs des horizons le plaisir des fêtes et de la médisance. Nous décidons-nous à franchir la frontière, chacun en est informé, et l'on dit : « Il est parti pour l'Allemagne ! » à peu près comme vous diriez : « Il part pour le pôle nord ! » Et quand nous avons pris notre volée, ah ! c'est bien autre chose. Il faut pouvoir dire que l'on a vu, et l'on court avec des jambes de géants. Quinze jours suffisent à traverser la Suisse ; on fait le tour de l'Italie à grand renfort d'express, — un mois, six semaines au plus, touchant à peine aux grandes villes dont le nom frappe le mieux l'oreille ! Un beau matin, on monte à Cologne sur le bateau, on

débarque à Mayence douze heures après, et l'on a vu le Rhin ! Une autre fois, Paris est le but du voyage : on arpente ses boulevards, on visite ses théâtres, on se promène aux Champs-Élysées, on fait le tour du lac, on passe, par acquit de conscience, devant ses plus fameux monuments, et l'on rentre chez soi en disant : je connais la France !

— Cependant, vous.....

— Moi, je fais exception, avec quelques rares amis de la belle nature, mais je gagerais qu'il est de nos compatriotes qui nous traitent de fous.

— Vous êtes sévère, mon cher compagnon.

— Je suis juste, milady.

— S'il en est ainsi, s'écrie milord, un triple hurra pour les Belges, vos frères, qui se sont arrêtés dans ce modeste hameau !

Et la salle retentit de nos bruyantes acclamations.

Je ne citerai point les noms des personnes qui en furent l'objet, par égard pour leur modestie. Elles se reconnaîtront facilement elles-mêmes, si jamais cette lettre tombe entre leurs mains, car elles n'auront point manqué d'observer, comme moi, qu'elles furent, jusqu'en 1879, époque de leur voyage, les premiers Belges à s'inscrire sur ce registre vieux de plusieurs années.

Cependant, le vent entraînait les nuages avec une étonnante rapidité. On les voyait traverser la prairie comme une armée en déroute. Quelques trouées lumineuses découvraient parfois un lambeau de ciel. Ces déchirures allèrent sans cesse augmentant. Vers midi, les derniers flocons de vapeur disparurent sous les rayons ardents du soleil, et le paysage nous apparut dans toute son âpre et sauvage beauté.

L'Herrenwiese, ou la « Prairie du Seigneur », dont je citai le nom lorsque je racontai la légende de la

Chaire du Diable, est un vaste tapis de gazon, de forme ovale, enfermé, à 755 mètres de hauteur, dans un noir rideau de sapins, où se cachent quatre cimes élevées, le Badenerhoehe, le Leckkopf, le Hoher-Hochsenkopf et le Mehliskopf. Du sommet de l'une ou de l'autre de ces montagnes, on le prendrait pour un lac desséché, que le ciel aurait choisi jadis comme miroir. Il le fut, en effet, du moins au dire des savants, jusqu'au jour où quelque terrestre commotion épancha ses eaux dans le Buhlerthal ou vers la vallée de la Murg. C'est au milieu de ce lac de verdure que git le pauvre hameau d'Herrenwiese, dix à douze feux groupés auprès d'une maigre chapelle, à dix pas du limpide et tranquille Schwarzenbach.

Nous eussions voulu gravir l'un des joyaux de cette couronne de collines, le Badenerhoehe, d'où l'œil s'égare dans les ombreux vallons de la Forêt-Noire et contemple la plaine ensoleillée du Rhin, après être passé par l'Oosthal et sa sémillante ville d'eau. Mais le léger brouillard, qui emplissait encore l'atmosphère, nous eût barré la vue : nous renoncâmes à l'ascension. Nous rentrâmes à l'auberge, où nous dinâmes du meilleur appétit, et nous nous remîmes en marche vers la Murgthal.

La route nous parut d'abord un peu monotone. Le Schwarzenbach roulait ses flots engourdis à notre gauche; de jeunes sapins tapissaient la chaîne de montagnes, dont nous suivions les capricieuses ondulations. Le soleil s'était de nouveau caché; une pluie fine, serrée, assombrissait le tableau et nous mouillait jusqu'aux os.

Une paysanne remonte précipitamment le chemin. Lorsqu'elle passe auprès de nous, elle s'arrête et nous dit d'un air contristé :

— Ces messieurs n'ont-ils pas trouvé un parapluie durant leur promenade ?

— Nous n'avons rien trouvé, ma bonne femme, — et nous poursuivons notre chemin.

Le ruisseau coulait toujours avec une apathie à laquelle la Murg pétulante ne nous avait point accoutumés. Cependant, son lit s'élargissait peu à peu, ses rives s'écartaient, se boursoflaient, et nous entendions la plainte de ses eaux se brisant contre un pont énorme, colossal, appuyé à une tour épaisse et trapue, un indestructible rempart de granit, armé de pied en cap contre la chétive rivière, comme s'il devait lutter contre les vagues tumultueuses du Rhin ou le courant impétueux du Rhône. C'était, ou plutôt ce fut le puissant gardien d'une « Schwellung », car celles-ci n'ont laissé que la trace de leur existence passée, depuis que des voies carrossables sillonnent la forêt.

Mais les communications ne furent pas toujours aussi faciles qu'elles le sont à présent. Les routes n'étaient point créées ; c'était le torrent qui devait en tenir lieu et porter dans la vallée les dépouilles de la colline. L'hiver avait-il couvert la montagne d'un blanc manteau d'hermine, le bûcheron travaillait sans relâche, et les géants qu'il renversait fuyaient en bonds désordonnés sur ce glissant vêtement jusqu'au lit desséché du Schwarzenbach. Les premiers rayons du soleil de mars commençaient-ils à fondre l'épaisse couche neigeuse, un solide barrage coupait le cours du ruisseau. Ses eaux, que le dégel et la pluie grossissaient sans cesse, s'arrêtaient devant l'infranchissable barrière ; le tribut glacé des sommets environnants contribuait à les enfler encore ; le torrent gonflait, gonflait toujours, déployant bientôt ses ondes en une nappe d'azur, la « Schwellung » (gonflement) du vallon.

Cependant, la rivière, fatiguée de sa honteuse captivité,



allait enfin franchir la prison qu'elle n'avait pu renverser. Le bûcheron, son cruel géolier, l'épiait d'un œil attentif. Croyait-il sa victoire prochaine, il prévenait bien vite ses compagnons de la vallée ; ceux-ci avertissaient Gernsbach, et cette ville, à son tour, lançait ses invitations aux quatre coins du grand-duché. De nombreux curieux répondaient à l'appel. Des Badois, des habitants de Carlsruhe, de Fribourg, et même de villes plus éloignées, prenaient aussitôt la route de la Murgthal. Puis, quand tous ces spectateurs étaient réunis, on ouvrait les portes de la prison, et le Schwarzenbach, que l'esclavage avait aigri, bondissait, colère, fougueux, mugissant, dans son lit débordant de gigantesques cadavres.

On assistait alors à un terrible et grandiose spectacle. La rivière en démente entraînait dans sa course furieuse mille sapins énormes, s'entre-choquant avec un épouvantable fracas ; ses flots vagabonds faisaient rage parmi les blocs qui déchiraient leurs eaux, et lançaient au loin leur écume laiteuse ; on distinguait, à travers l'inferral tumulte, le gémissement de l'arbre que les dents aiguës de la pierre lacéraient impitoyablement. Un tronc sautait au-dessus des flots, comme un monstrueux poisson qui se jette sur sa proie, mêlant ses cris de douleur au fracas du torrent. Puis, l'ouragan franchissait quelque rapide, quelque cascade : sa masse, en tombant, éclatait comme vingt pièces d'artillerie, et le mugissement du tourbillon, emportant indifféremment le roc et la forêt, emplissait la montagne d'un incroyable vacarme. Un pont reliait-il une rive à l'autre du ravin, le torrent s'engouffrait avec fureur sous ses arches puissantes. Un irrésistible courant écrasait les sapins les uns contre les autres et les emportait avec lui ; quelques-uns butaient contre les supports de la voûte, se dressaient audacieusement dans les airs et retombaient avec effroi au milieu de leurs frères blessés et mutilés.

L'avalanche poursuivait ainsi sa course folle à travers la vallée de la Murg, jusqu'au grand village de Weissenbach. Là, d'audacieux bûcherons s'efforçaient d'entraver sa marche, l'arrêtaient, disposaient ses arbres en légers convois, et suivaient avec eux les mille sinuosités de la rivière. Les flotteurs de Gernsbach s'en emparaient alors, les réunissaient en énormes radeaux, et la forêt prenait ainsi le chemin de la Hollande et de l'Angleterre.

Le pont auprès duquel nous nous trouvions, était un de ces colosses bâtis pour résister aux fureurs de la « Schwellung ». L'herbe a envahi son tablier, et la ronce a greffé ses racines dans le ciment de ses impérissables assises.

La vallée devient de plus en plus sauvage au fur et à mesure que nous la redescendons. Ses versants se hérissent, s'élèvent; de vieux conifères épars ont pris la place des jeunes pousses; la route surplombe le ruisseau, qu'un cadre si abrupt effraye. Là, au fond du ravin, un pauvre chalet perdu dans l'immense solitude, une bande de gazon où batifolent des lapins domestiques, et quelques choux malingres, ce qu'il faut pour faire un plat de choueroute.

Une seconde paysanne remonte le vallon et nous demande également si nous n'avons point trouvé de parapluie.

Nous marchons alors aux brusques accords du Schwarzenbach, car la paisible rivière, qui s'est faite torrent, glisse bruyamment entre les immenses blocs de rochers amassés le long de son cours. Elle ravine son lit, ses rives s'élèvent, et les sapins les plus audacieux secouent leurs barbes embaumées au-dessus de ses vagues écumeuses.

Un deuxième pont la franchit auprès de l'embouchure du Rauenmunzach, un autre ruisseau vagabond qui accourt avec tapage des hauteurs de la Hornisgrinde.

De son parapet, l'œil découvre un superbe tableau sur la vallée que nous venons de redescendre : une double muraille de forêts solitaires ; une ligne blanche et grise de rocs déchiquetés, éraillant leurs voûtes de verdure ; quelques diamants perdus çà et là, dardant leurs feux sous les coups du soleil, qui passe un maigre faisceau de rayons par un trou de son voile de nues.

Deux autres paysannes nous rencontrent et nous abordent :

— Ces messieurs n'ont-ils point trouvé, par hasard, un parapluie, chemin faisant ?

Notre réponse fut évidemment semblable aux précédentes.

— Quelque malin lutin aura, sans doute, dans sa promenade, observa lady Baedeker, dérobé tous les riflards de la contrée.

Et nous nous remimes en route.

Nous avions à peine marché dix minutes, que nous atteignîmes un troisième pont et un second confluent. Nos cartes, d'ailleurs incomplètes, ne mentionnaient ni l'un ni l'autre. Mais nous savions que nous devions rejoindre la Murg au hameau de Rauenmunzach ; notre voie continuait à descendre, et nous la suivîmes sans inquiétude, ne nous occupant de ce cours d'eau inconnu que pour admirer le bel aspect de la gorge d'où il débouchait.

Nous ne songions alors qu'à la magnificence du tableau qui nous entourait de toutes parts, car le paysage avait subitement chargé d'aspect. La vallée, en s'élargissant, avait rejeté ses haillons de rochers, ses oripeaux de sapins, et s'était, en un instant, parée de ses plus riches atours. Phébus lui-même avait percé la forteresse de nuages qui emprisonnait ses traits d'or, et les répandait à profusion parmi cette ravissante nature. Tous trois nous étions émerveillés. Ici, les montagnes se capiton-

naient dans un manteau velouté d'un vert presque noir ; là, s'entr'ouvrait quelque vallon ensoleillé, déroulant ses prés verdoyants et resplendissants de lumière ; ou quelque colline, plus élevée que ses sœurs, projetait son ombre sur le versant éclairé qui s'épanouissait devant elle. La route elle-même s'abandonnait aux caprices de la sinueuse vallée. Tantôt, elle côtoyait la rivière babillarde, dont elle n'était séparée que par de frêles arbustes ; tantôt, elle montait brusquement et dominait la couche profonde et sombre du ruisseau ; tantôt, le torrent se cachait dans les plis impénétrables du sillon qu'il suivait, et nous ne saisissions plus que son rocailleux murmure. Ou c'étaient les poudreux méandres du vieux chemin, dénouant ses éblouissantes arabesques dans le fond du tableau, à travers les prés et les bois.

Tandis que nous admirions cette toile, muets, silencieux, une quatrième paysanne vint à nous :

— Ces messieurs descendent de la Herrenwiese ?

— Oui, ma bonne femme. Vous réclamez sans doute un parapluie ?

— Vous l'avez retrouvé, messieurs ! s'écria-t-elle.

— Non, mais trois autres personnes nous l'ont demandé déjà.

— Ah !....

Et notre interruptrice s'éloigna sans ajouter un mot. Milady était de plus en plus intriguée.

Cependant, il y avait au moins trois heures que nous avions quitté la Prairie du Seigneur, alors, qu'au dire de notre aubergiste, deux heures à peine séparaient son hôtel du hameau de Rauenmunzach. Nous commençâmes à trouver la promenade un peu longue, et milord n'hésita plus à nous témoigner toutes ses craintes. Sans doute, nous nous étions égarés dans quelque désert vallon de la Forêt-Noire. Et cependant, lorsque nous songions aux renseignements que nous avions reçus à l'auberge

du Coq de bruyère, nous ne pouvions comprendre notre méprise. Le Schwarzenbach, notre guide, se jetait dans la Murg, d'après ce que l'on nous avait affirmé, au village de Rauenmunzach. Or, nous n'avions point abandonné un instant le cours du torrent et nous n'avions encore rencontré aucun hameau. Le mieux était d'avancer toujours, quitte à interroger le premier quidam que nous apercevions.

Celui-ci ne devait guère se faire attendre. Il se présenta presque aussitôt sous la forme de trois jeunes filles, dont l'une, que les sanglots suffoquaient, pouvait marcher à peine, appuyée sur les épaules de ses compagnes. Nous allions les rejoindre, afin de les interroger, quand nous vîmes les deux enfants valides se précipiter vers nous, tandis que la malheureuse éplorée s'asseyait sur l'une des bornes de la route et donnait libre carrière à ses larmes :

— Ah! vous l'avez retrouvé, messieurs! Vous l'avez retrouvé, n'est-ce pas?.....

— Quoi?... Un parapluie, sans doute?

— Oui, messieurs, un superbe parapluie, gros-bleu, avec une bordure rouge,.... et un si beau manche de cuivre!...

Le ton larmoyant de ces jeunes filles retint l'éclat de rire que nous allions laisser échapper tous trois.

— Non, mes amies, nous n'avons point trouvé de parapluie. Mais je dois vous dire que cinq personnes nous posèrent déjà la même question. Ne pourrions-nous connaître l'histoire de ce meuble, qui me semble si cher à vous toutes?

— Ah! messieurs, tout espoir est perdu. Nous avons comme un pressentiment que Madeleine ne le retrouverait pas. Ah! la pauvre fille.... C'est que, voyez-vous, messieurs, elle n'osera jamais rentrer chez elle sans son parapluie. Pauvre Madeleine!

Et Madeleine, qui avait deviné notre réponse au regard de ses compagnes, pleurait plus fort que jamais.

Milady s'approcha, et lui dit :

— La perte d'un parapluie est bien peu de chose, mon enfant. Je ne veux cependant pas qu'un si petit malheur vous vaille une réprimande. Tenez, prenez celui-ci ; il n'est ni bleu, ni rouge, mais il ne vous en rendra pas moins de bons et loyaux services.

Madeline se leva et murmura d'une voix que les sanglots entrecoupaient :

— Je vous remercie, madame. Un parapluie est en lui-même bien peu de chose, tout, au plus le prix d'une robe que je me serais achetée à l'occasion de la kermesse. Mais, voyez-vous, madame, c'est que ce parapluie est un souvenir de famille ! Mon père l'a reçu de mon grand-père, qui le tenait lui-même de son père, et celui-ci l'avait acheté, vers le milieu du siècle dernier, à la foire de Strasbourg où il était allé pour ses affaires. Ah ! si vous saviez, madame, combien mes bons parents aimaient leur parapluie ! Ils ne s'en consoleraient jamais !

Et la pauvre enfant se remit à pleurer de plus belle.

Nous essayâmes vainement de la consoler : elle nous remercia une dernière fois et s'éloigna avec ses compagnes.

— C'est égal, dit lady Baedeker, cette malheureuse jeune fille m'a bouleversée. Mais que ces diables d'Allemands sont donc conservateurs ! Hier, une chemise, aujourd'hui, un parapluie ! Que nous réserve l'avenir ?

La douleur de l'infortunée Madeleine nous avait fait oublier nos craintes au sujet de la direction que nous suivions en ce moment. La subite apparition d'un clocher nous tranquillisa tout à fait, et nous continuâmes notre promenade avec une nouvelle ardeur.

Nous vîmes bientôt un gros village étaler en amphi-

théâtre ses joyeuses maisons au pied de sa blanche église, et la rivière baigner de ses flots apaisés des plans de légumes variés et multicolores.

Nous pénétrâmes dans le hameau, alors encombré de badauds et de flâneurs. Les uns jouaient aux quilles ; d'autres regardaient les joueurs ; des groupes s'étaient formés devant les estaminets ; quelque important bourgeois promenait sa morgue et son épouse entre quatre ou cinq bébés vêtus, l'un en bleu d'outremer, l'autre en rouge-vermillon, un troisième en jaune-serein, le quatrième en vert-pomme.

— Tiens ! l'hôtel, dit milord, et, ma foi, encore un hôtel de la Couronne.

— C'est, sans doute, une manière allemande d'étaler ses principes monarchiques, répliqua milady.

— Le fait est, reprit milord, que c'est la troisième auberge où se balance ce royal emblème : à Gernsbach, à Forbach, et maintenant à Rauenmunzach.

— Voilà qui est plus étrange, s'écrie milady ! Cette maison ressemble bien fort à celle du percepteur, que nous cherchâmes si longtemps hier soir.

— Et voici le percepteur lui-même !.....

— Et la tante Elisabeth, qui nous salue !.....

— Bonjour, messieurs, madame. Vous l'avez trouvé, n'est-ce pas ? Ce bon Herrmann ! Un cœur d'or, je vous dis.....

Tous trois, nous restâmes un instant atterrés, mais, honteux de notre piteuse mine, nous partîmes bientôt en même temps d'un bruyant éclat de rire. Nous venions de redescendre toute la vallée de la Murg sans nous en apercevoir !

— Forbach ! exclama milady. Forbach ! répétai-je après elle. Forbach ! ajouta milord.

— Le lieu des mésaventures ! reprit notre compagne.

— Le hameau hospitalier ! répliquai-je.

— Le village aux chemises ! dit l'Anglais.

— Va pour le « village aux chemises », criâmes-nous en commun, et, maintenant, en route pour Schœnmunzach.

Nous montâmes la vallée que nous venions de redescendre, tantôt, riant de notre maladroite bévue, tantôt, nous extasiant sur les merveilleuses beautés que la nature déployait à nos yeux.

— Mais, mon cher compagnon, me dit tout à coup lady Baedeker, savez-vous que nous n'eussions point vu cette toile incomparable sans notre sottise méprise !

— En effet, milady.

— Et que pensez-vous de notre erreur ?

— Je crois qu'il faut nous en réjouir, puisqu'elle nous a permis d'admirer l'un des plus beaux coins de la vallée.

— Bien dit, mon ami, s'écrie milord ! dont la loquacité et l'expansion dépassaient des limites qu'elles n'avaient jamais atteintes jusqu'à ce jour. Nous aurons marché deux heures de plus que nous ne nous y attendions : nous en souperons d'autant mieux ce soir, sans doute dans quelque nouvel hôtel de la Couronne.

Nous rejoignîmes alors cette rivière et ce pont inconnus que nous avions cherchés vainement sur notre carte : cette rivière était la Murg, et ce pont s'élevait à son confluent avec le Rauemunzach !

Mais où est donc le village de ce nom, auprès duquel nous devons retrouver la Murgthal, au dire des gens de la Herrenwiese et même selon les indications de notre guide ?

— Il se sera sans doute fondu dans les flots du torrent, dit milord, dont la gaieté ne cessait d'augmenter.

— Pourvu, toutefois, que nous ne nous égarions plus, repris-je, car la nuit commence à tomber, et le temps ne me semble guère assez chaud pour attendre le jour à la belle étoile.



— Et pas le moindre poteau ! ajouta milady.  
Cependant, milord passe le pont, tandis que lady Baedeker et moi, nous efforçons de découvrir quelque indication dans son livre favori. Il n'a pas fait cinquante pas, que nous l'entendons crier de toute la force de ses poumons :

— Euréka ! Euréka !

— Quoi ? s'écrie ma compagne de voyage.

— Le village, parbleu ! riposte l'Anglais.

— Où çà ?

— Ici, à vingt mètres devant vous !

— Tu plaisantes, mon ami ?

— Pas du tout, c'est le village ! c'est Rauenmunzach ! Arrivez donc ; je m'y installe pour vous y recevoir.

Nous traversons le pont, et nous voyons milord triomphalement assis sur un banc de bois adossé à une pauvre maison de cantonnier. A côté de cette mesure, il en est une autre, plus chétive encore. Un écusson, cloué au mur de la première, porte : « Rauenmunzach, commune de.... » Voilà le hameau après lequel nous avons si longtemps couru.

— Décidément, ajoute milady, la Forêt-Noire est une boîte à surprises. Nous ne savons pas les merveilles qu'elle nous réserve pour l'avenir, mais, dorénavant, méfions-nous des villages grand-ducaux.

Au delà de Rauenmunzach, la vallée se rétrécit subitement. Ses montagnes s'abaissent, se régularisent ; la route court auprès du torrent et borde complaisamment ses courbes sinueuses. A notre droite, une colline descend en pente douce vers la rivière ; un gai hameau s'étend sur ses flancs de prairie, Kirschenböumen, (cerisiers) un nom trompeur si jamais il en fut, car ce village est entièrement dépourvu de l'arbre qu'il choisit pour parrain.

— Je m'étais toujours représenté le grand-duché,

observa à ce propos lady Baedeker, comme une colossale distillerie, comme une contrée où la population toute entière était liquoriste, si elle n'était bûcheronne, et je croyais m'y promener sans cesse sous des forêts de cerisiers; j'en ai vu bien peu jusqu'à présent, et, encore, m'ont-ils paru fort malingres!

— Le Schwarzwald, repris-je, emprunte sans doute son kirschwasser à quelque autre partie de l'Allemagne, à la Moselle, par exemple, où d'énormes et superbes cerisiers ombragent les routes. Madère et Porto ne sont-ils point les tributaires de la France? Pourquoi ce pays ne suivrait-il point leur exemple? Il achète sa liqueur, y pose son estampille et l'expédie, sous son nom, aux quatre coins de l'Europe; la marque est garante de l'origine!

— Je crois que vous faites erreur, mon cher compagnon, répliqua milord. Le kirsch est un produit indigène, si bien indigène, qu'à en croire certains ouvrages, chaque paysan en distillerait lui-même sa provision, comme le paysan français prépare le vin qu'il consomme en une année. Les cerisiers sont rares, je vous le concède, beaucoup plus rares que je ne le croyais, mais il est peu de villages qui n'en aient quelques-uns. Attendons, d'ailleurs, et peut-être en trouverons-nous davantage dans des vallées mieux exposées.

— Mon mari s'est donc fait pédagogue! s'écria milady, joignant à la repartie un vif éclat de rire.

— Un aimable pédagogue, répondis-je, que nous prendrons bien volontiers pour précepteur, durant notre voyage.

Nous avions à peine dépassé Kirschenbœumen, que les montagnes allèrent toujours s'abaissant, et que la capricieuse vallée fit tant de tours, de détours, que nous la croyions à chaque instant fermée devant nous. Mais, dès que nous arrivions au bout de cette apparente impasse, nous y trouvions un nouveau cercle de collines

verdoyantes, une rivière toujours limpide, frémissante, un tableau toujours varié, toujours divers, dans son immuable uniformité. Puis, les montagnes s'écartèrent tout à coup, et nous passâmes auprès de quelques maisons disséminées sur le bord du torrent. Nous vîmes, à notre droite, deux poteaux porteurs d'écussons aux couleurs de Bade et de Souabe, or et gueule, azur et argent : nous dîmes au revoir au grand-duché, et nous saluâmes le Wurtemberg : nous étions à Schœnmunzach.

Schœnmunzach a plusieurs auberges. Nous n'eûmes, cependant, pas le choix, car nous devions retrouver nos bagages à l'hôtel de la Poste.

Charmante auberge, d'ailleurs, la plus fréquentée du village, je crois, et le rendez-vous, le dimanche du moins, de toutes les notabilités de l'endroit. Et les notabilités m'ont semblé nombreuses à Schœnmunzach, car la salle à manger débordait de braves Allemands s'inondant d'acre fumée ou s'imprégnant de bière savoureuse.

Nous primes place au milieu de la société. Les tables étaient, comme à Forbach, recouvertes de nappes écarlates ; quelques assiettes s'y promenaient nonchalamment, avec un cigare peint pour parure et cette inscription pour sourire : « Je sers à déposer les cendres. » Des verres, portant sur la panse le chiffre de leur mesure, blanchissaient sous la grasse écume coulant le long de leurs parois ; les murs disparaissaient sous une forêt de cornes de toutes les espèces, de toutes les grandeurs, cornes de cerfs, cornes de daims, cornes de chevreuils, cornes de chamois... Il y en avait d'admirables. C'est, autant que je me la rappelle, la plus belle collection que je rencontraï dans mes courses à travers l'Allemagne. On en trouvait partout, dans les vestibules, dans les chambres à coucher... Le Badois en décore sa demeure, comme notre campagnard orne sa métairie de plaisantes

gravures sorties des presses d'Epinal, et je préfère, ma foi, le goût du premier à celui du second. — Dans une caisse de verre précieusement fermée, un coq de bruyère empaillé se dressait fièrement sur ses ergots. Pourquoi l'honneur d'un aussi beau palais? C'est que le coq de bruyère est pour les Nemrods de la contrée le maître des oiseaux. Tuer un aigle, voilà, certes, un fort beau coup de fusil. Mais un coq! Tel chasseur, qui en abat deux ou trois au printemps, est considéré comme un roi dans le grand-duché. On renoncerait à vingt chevreuils pour le beau volatile. Aussi n'est-il point de marque de respect dont on ne l'entoure : ou bien, il donne son titre à quelqu'auberge, ou bien, il figure triomphalement, tout empanaché de ses dépouilles, sur quelque table de seigneur, et l'on dit même que le grand-duc daigne l'honorer de ses poursuites et de ses balles princières, car la chasse au coq est, paraît-il, sa chasse favorite.

Il était neuf heures environ. Les plus rangés s'étaient retirés; nous restions vingt, au plus, dans l'immense salle de l'hôtel. Cependant, le vacarme qui l'emplissait était épouvantable. Non pas qu'on se querellât ou qu'une douce ébriété échauffât les cerveaux de nos compagnons de table; on parlait de choses et autres avec le calme inhérent à toute conversation banale. Mais l'Allemand n'a pas précisément l'organe coulant et châtié. Veut-il parler bas, les mots sortent de sa bouche plus rudes, plus sonores que les nôtres, quand nous élevons la voix; discourt-il librement, les consonnes s'échappent de son gosier, viennent battre votre tympan avec le grincement de la lime qui éraïlle le fer, et vous écorchent l'oreille; donne-t-il cours à son rire, alors vous croyez entendre la décharge d'un vieux mortier de rempart, et vous tremblez avec la maison, remuée jusque dans ses fondations. Un pauvre sourd, un respectable vieillard, portant une auréole de cheveux d'argent et un collier de barbe

blanche, prétendait prendre part à la conversation ; ses voisins forçaient un peu la note, afin d'être compris ; chacun riait des quiproquos bizarres du malheureux infirme : le tonnerre lui-même n'eût point produit de plus horrible fracas.

Milady en était abasourdie : elle proposa une courte promenade dans le hameau, tandis que l'on préparerait notre souper. La demande fut accueillie, et nous allâmes admirer la vallée, alors éclairée par la lune, dont la face, sans cesse vacillante, grimaçait dans les ondes turbulentes de la Murg.

Quand nous rentrâmes à l'auberge, quelques nouveaux convives avaient pris place autour de la table commune. Nous y trouvâmes nos chaises réunies en faisceau et, auprès d'elles, un vieil Allemand, à la face rubiconde, au ventre proéminent, posté là comme un chien de garde. Lorsque nous nous en fûmes approchés, il se courba profondément devant milady, entr'ouvrit deux lèvres épaisses se prolongeant presque jusqu'aux oreilles, roula deux yeux auxquels l'humidité donnait un drolatique cachet de langueur, et dit de son plus doux accent, l'organe d'un stentor :

— On a voulu, madame, s'emparer de votre place et de celles de ces messieurs : je me suis permis de vous les réserver.

Nous nous inclinâmes tous trois, en le remerciant de sa gracieuseté, et nous nous mimes à table.

Nous avions, comme menu, des truites et je ne sais quel autre plat. Des truites, naturellement. Un repas d'étrangers, dans la Forêt-Noire, ne se comprend pas plus sans truites qu'un dîner, chez nous, ne se comprendrait sans potage.

Or donc, on venait de nous servir six de ces délicieuses petites bêtes. Elles reposaient devant nous sur un long et large plat, le ventre entr'ouvert, la tête et la queue

relevées, les yeux blanchâtres et glauques. Quelques pommes de terre en chemises — en robes de chambre, comme disent les pudiques Allemands — s'entre-cliquaient sur une assiette voisine. Milady beurrerait son pain, car c'est, paraît-il, ainsi que le gourmet fait, dans le grand-duché, usage du beurre, quand il en assaisonne sa truite, le beurre fondu y étant totalement inconnu.

Les trois plus beaux poissons passèrent bientôt de plat dans nos assiettes; nous brisâmes quelques pommes de terre sans trop nous donner la peine de les peler, et nous allions commencer notre repas, lorsque l'Allemand de tout à l'heure, le gardien de nos chaises, s'approcha de nous, prit une fourchette errant sur la table, piqua une pomme de terre, et, s'asseyant auprès de milady — Madame veut-elle bien me permettre de lui enseigner comment on déshabille une pomme de terre?

Et il prit le fruit entre deux doigts, souleva légèrement la robe de chambre avec la pointe d'un couteau, l'arracha par parcelles jusqu'au moment où le légume fut entièrement nu, et, se tournant vers sa voisine :

— Madame me fera l'honneur, j'espère, d'accepter cette pomme de terre, que j'ai préparée à son intention.

Nous nous continuâmes de notre mieux. Lady Baedeker accepta la pomme de terre en se mordant les lèvres pour ne point éclater, mais, à peine avions-nous le dernier morceau dans la bouche, que nous allâmes de nouveau voir la lune scintiller dans la Murg, afin de soulager nos poitrines que le rire suffoquait.

Un rou  
poète en j  
württember  
En garde  
Un lac dan  
un paysan  
marins. —  
belle filleuse  
Les bêtes s  
l'aspect d'u  
et l'Edelfr  
Les ruines  
Une onberg  
clair de la  
voulut étran

Milord est  
gnon de r  
conspécion  
dans ses y  
abord, un  
qu'une en  
ainsi qu'un